



FOIRE AUX QUESTIONS :

« J'ai tellement de mal à dire l'AVE MARIA sans rabâcher ! »

Suite de la méditation du Père Jérôme, moine de Sept-Fons :

ET JÉSUS, LE FRUIT DE VOS ENTRAILLES, EST BÉNI Ce qui accapare le cœur, l'attention, les soins de toute femme, c'est évidemment son enfant. Celui-ci peut aussi devenir l'objet autour duquel elle se replie, inattentive à tout le reste, et donc indifférente. Et la raison de cette indifférence paraît si profondément naturelle qu'on ne s'en choque pas. Mais c'est tout le contraire ici, dans le cas de la Mère de Jésus : voici que sa maternité même sera l'origine de sa relation inconditionnelle avec chacun de nous. Parce que son Fils est lui-même le Frère et le Sauveur de tous les humains. Maternité qui dilate le cœur de cette mère, maternité d'un genre inédit, ni jalouse ni exclusive, parce que c'est en conformité avec la volonté toute-puissante de son Fils qu'elle s'étend à tous. Je sais donc que la Très Sainte Vierge Marie ne dira jamais : « Je me dois à lui, d'abord. Ensuite, quand je le pourrai, je m'occuperai de toi ». Elle dira tout au contraire « Je ne crains rien pour lui ; donc toi d'abord, et aussi longtemps que tu auras besoin de moi ».

Entre le moment où la bonne cousine Élisabeth a proclamé, pour la première fois : « le fruit de votre sein est béni » et ce moment présent où je redis le même compliment, a eu lieu la substitution faite d'autorité divine : « Femme, voilà ton fils » (Jn 19,26) : « Celui-là, qui n'est pas moi, mais qui m'a suivi par amitié, voilà désormais qu'il est ton Fils. » En Marie, sa Mère, Jésus n'est plus l'unique béni : je le suis aussi ; nous le sommes tous. Car Jésus, au moment où il était cloué sur la Croix, n'a prononcé que des paroles d'une importance et d'une valeur décisives. Tels furent ces mots : « Femme, voilà ton Fils. » Vous l'avez vu : la première partie du « Je vous salue, Marie » se compose d'une énumération de compliments, que l'on adresse à la Très Sainte Vierge ; une petite cascade de compliments, tous exceptionnels, tous vrais. La seconde partie, vous le verrez, exprimera une demande, ou plutôt toutes les demandes possibles réunies en une seule demande.

En conséquence, la première partie du « Je vous salue, Marie » se dit avec déférence et respect - essayons de retrouver le respect que dut y mettre l'ange. La seconde partie se dira de façon douce et persuasive. Et les deux parties se diront avec lenteur. Car à quoi bon se presser ? A quoi bon finir, sinon pour recommencer ? Quand on prie, tout va bien, donc laissons durer. Faisons durer. Peu importe le nombre de « Je vous salue, Marie » que je dis ; ce qui compte, c'est le temps durant lequel, pour dire un ou plusieurs « Je vous salue, Marie », nous sommes retenus là, hors du terre à terre et du profane. De même que les deux parties du « Je vous salue, Marie », ont un style différent, de même les images ou statues, devant lesquelles vous priez, se ramènent à deux types différents. Il y a les Notre-Dame majestueuses et royales, et il y a les Notre-Dame familières et proches, comme la belle statue de bois que nous avons à l'angle du cloître. Retirée, discrète, nichée un peu trop bas, on dirait qu'elle craint d'embarrasser les allées et venues des moines. Pour la remarquer, il faut le vouloir ; et plus encore pour s'agenouiller. (Mais, indulgente et paisible, elle doit comprendre que beaucoup ne le peuvent pas !) Or, ces deux types d'images exercent, en fait, la même influence sur ceux qui prient devant elles : attirance, protection, confiance et courage. Je sais bien qu'aucune de ces images ou statues ne pose devant moi une « présence réelle », mais seulement une représentation. Néanmoins, j'ai parfaitement raison d'aimer telle de ces images plus que telle autre, et l'assiduité dont je fais preuve à son égard fait hommage à Celle qu'elle représente.

Mettez-vous souvent aux pieds de n'importe quelle image de la Très Sainte Vierge Marie, et vous apprendrez, je ne sais par quel travail de pensée ou par quelle logique infuse, vous apprendrez que la vie chrétienne devient une force merveilleuse quand on y met la piété, non pas une maigrichonne piété du dimanche matin anticipé au samedi soir, mais une abondante piété de tous les jours. (à suivre)

Dans la première partie du « Je vous salue, Marie », nous avons énuméré quatre privilèges dont a été gratifiée la Très Sainte Vierge. Or, ces quatre privilèges ont tous également pour conséquence de rendre la Mère de Dieu puissante pour intercéder auprès de Dieu. Pour le comprendre, répétons ces quatre privilèges.

Nous avons dit : « Le Seigneur est avec vous » ; si c'est vrai, chaque fois qu'elle intercédéra en notre faveur, notre Mère sera favorablement entendue. Nous avons dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes » ; donc elle est bénie et entendue lorsqu'elle prie pour nous. Nous avons dit : « Jésus, le fruit de votre sein, est béni ». Par conséquent, elle sera puissante, celle qui peut présenter ce béni Jésus comme son propre Fils. Nous dirons enfin : « Sainte Marie, Mère de Dieu » ; donc, lorsque Dieu reçoit vos prières, ce sont les prières de sa Mère. Donc, puissance, puissance. Et cette puissance de notre avocate lui est conférée par celui-là même devant qui elle devra s'exercer.

C'est pourquoi, lorsque vous rappelez à la Très Sainte Vierge ces quatre privilèges, une chose devient certaine : elle ne pourra prétendre qu'elle n'a aucun pouvoir, et qu'elle n'a aucune chance d'obtenir quelque grâce pour vous.

Après avoir dit la première partie du « Je vous salue, Marie », vous aurez dit ce qu'il fallait dire ; vous aurez agi comme un bon diplomate, ou comme l'enfant qui sait d'instinct trouver le chemin de l'oreille et du cœur. Maintenant, tout est en place. Reste à présenter votre demande. C'est pourquoi passez à la seconde partie. (à suivre)

SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU La demande commence de façon câline et insinuante. Voici enfin proclamé le titre de noblesse qui fonde tous les autres titres ; voici le don premier, le privilège sans partage ; voici le motif de votre intimité avec le Dieu Très-Haut, et de toute votre gratitude, ô grande Dame !

Sans ce privilège de « Mère de Dieu », l'ange n'aurait pas volé vers Nazareth ; et il n'y aurait pas eu de salutation, ni celle de l'Ange, ni celles des chrétiens. Et de cette omission seraient sorties bien des sombres conséquences : la pratique religieuse serait moins attirante, la persévérance moins facile. Il y aurait moins de courage dans nos vies, moins de pureté dans notre idéal ; moins de beauté dans la liturgie, moins de chefs-d'œuvre dans l'art, et dans le cœur des moines de Cîteaux, moins d'espérance.

« Mère de Dieu ». On ne mesure pas l'élévation d'un pareil titre ! Et je me délecte allègrement à penser à ceux qui jugent le « Je vous salue, Marie » comme dévotion infantile ou prière pour vieilles bonnes femmes ! Pourquoi ne pas avouer que, lorsque certaines paroles ont un trop grand poids, on n'aime pas les dire ? Mais c'est là timidité dans la Foi.

Je n'ai donc pas besoin de chercher quel est le compliment parmi ceux que je vous offre, ô Reine, qui vous apporte le plus de joie. C'est évidemment le titre premier : « Mère de Dieu ». L'ange ne fa pas dit sous cette forme. J'ose employer ces mots directs ; et rien qu'à vous les dire, ces trois mots, je pourrais prier devant vous durant de longs moments. « Mère de Dieu » : tout cela, et rien que cela ! Et je sais qu'en répétant ces mots, j'engage toute ma foi, je me compromets comme catholique ferme, j'adhère aux affirmations naïves ou audacieuses du « Credo », affirmations que certains voudraient passer sous silence. Je sais qu'en voulant aimer et servir Marie, « Mère de Dieu », je brave, de notre religion actuelle, les réticences et la misère.

PRIEZ POUR NOUS, PAUVRES PÉCHEURS Mère de Dieu, et Mère des hommes, vous êtes sainte, vous êtes toute sainte. Or, que demander à une sainte, à la créature la plus élevée en sainteté sinon de joindre les mains et de prier pour nous ? Demander un service quelconque : un verre d'eau, un outil, un vêtement, un prêt d'argent, un abri, et toutes choses de ce genre : les chrétiens, et même tous les hommes se les demandent mutuellement et se les donnent. Mais on ne demande pas à n'importe qui : « Priez pour nous ». On ne le demande pas non plus à la légère, car, même pour les saints, la prière peut être encore un effort pénible et dramatique ; alors, comment requérir d'eux cet effort ? Vous-même, Sainte Mère de Dieu, lors de votre venue à la Saiette, assise sur l'herbe de l'alpage, la tête dans vos mains, vous avez pleuré. A Lourdes, à Fatima, vous avez laissé voir des marques de tristesse. Pourtant, nous en sommes certains, vous avez dépassé le tragique de la prière qui, pour les autres priants, vient de leur incertitude. Car même le saint ignore souvent le plan de Dieu et il

ne sait pas toujours comment demander. Mais là où le saint n'entre que timidement, vous êtes établie Mère, et Reine, et bénie. Votre prière, qui consiste en une simple adoration de la volonté de Dieu, a plus de précision que nos demandes les plus détaillées et votre simple acquiescement a plus d'efficacité que nos arguments. Ainsi, vous nous obtenez le mieux et le meilleur, lequel est toujours le plan arrêté par la bienveillante volonté de Dieu. C'est pourquoi notre : « Priez pour nous » contient toutes les demandes.

Confiants en votre prière, bonne Mère, nous jouerons le jeu de la contradiction chrétienne : nous porterons l'épreuve qui finit en satisfaction, nous accepterons la détresse qui conduit à la joie.

Ce que vous aurez demandé pour nous, nous ne le regretterons jamais.

Et que, d'avance, Mère très sainte, votre patiente sagesse descende sur nous, pour tout apaiser.

MAINTENANT Après ce mot, arrêtons-nous, comme nous l'avons fait au début du « Je vous salue, Marie ». Arrêtons-nous : puisque la Mère de Dieu se met à prier pour nous, laissons-lui prendre la relève. Puisque, pour obéir au désir que nous venons d'exprimer, elle se tourne vers Dieu en notre faveur, laissons-lui le temps de parler à Dieu. Ne rappelons pas trop vite vers nous son attention, ce qui arriverait si nous reprenions de suite le « Je vous salue, Marie ».

Ne sentez-vous pas que durant ce moment où vous vous taisez, où c'est Elle qui prie, vous êtes protégé ? Je viens d'écrire « protégé ». Oui, pensons aux passages protégés qu'il y a dans les villes : chaque fois que, au bout d'un « Je vous salue, Marie », nous avons dit : « Priez... maintenant », c'est comme l'ouverture du passage pour les piétons : alors, vite, avançons, pendant qu'Elle prie maintenant, avançons vite vers l'autre bord, vers l'Éternel. Il n'y a plus de danger sur la chaussée durant ce « maintenant » pendant lequel la Mère de Dieu prie pour nous !

ET À L'HEURE DE NOTRE MORT Durant ma vie entière vous m'avez tenu par la main, ô ma Mère. Se pourrait-il qu'à cette heure-là, je sente vos doigts se dénouer et votre main me lâcher ? Certes non ! Si votre main souveraine quittait ma main, ce serait certainement pour saisir un pan de votre manteau et m'en couvrir. Mère de mon long cheminement et Mère à mon instant suprême, oui, enveloppez-moi dans la retombée de votre manteau durant ce court moment, après lequel, sûr d'avoir passé la porte je me dégagerai soudain, pour vous faire entendre mon rire, le rire de l'enfant, qui rit, qui rit, parce que, par les soins de sa Mère, il a tout réussi.

Petit Frère, les pages que vous venez de lire peuvent être, ainsi que l'annonce le titre, un invitoire pour inspirer le désir de réciter la salutation angélique. Lors donc que vous viendra ce désir - envie savoureuse ou froide résolution -oubliez ce que vous aurez lu dans ces pages et priez simplement. Les mots ont par eux-mêmes leur effet affectif et leur signification.

Donc, sans surcharge et sans complication, dites avec goût, avec chic, avec élégance, ces mots pleins de mystère. Qu'ils aillent droit devant eux et droit devant vous, de vous vers Elle - et d'abord, du moins ordinairement, vers l'une de ses représentations.

Mais, après la prière, lorsque vous aurez besoin d'un rappel pour oser revenir et recommencer, alors relisez cet invitoire. Faites appel de nouveau à ce que mon cœur a écrit de plus sincère. Vous me ferez plaisir. Car aurais-je pris la plume, si je n'avais eu en vue votre bien et votre joie ?

Père Jérôme le 3 mars 1975 - Abbaye de Sept-Fons